Document generated on 07/13/2025 2:56 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Au-delà du coup de coeur

Valérie Gaudreau

Number 147, Winter 2016

La parole aux objets

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79993ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaudreau, V. (2016). Au-delà du coup de coeur. *Continuité*, (147), 16–19.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Au-delà du coup de

Pour qu'un musée ajoute une pièce à sa collection, il faut plus qu'un coup de cœur. Chaque objet est analysé avec rigueur, en fonction de critères bien définis. Cinq directrices de collection nous expliquent comment se fait la sélection.

par Valérie Gaudreau

Les institutions muséales reçoivent beaucoup plus d'offres que ce qu'elles peuvent se permettre d'acquérir, question de mission, d'espace ou… de budget. Comment choisit-on un objet à conserver ? *Continuité* a enquêté auprès de musées aux missions et aux tailles variées d'un peu partout au Québec.

D'entrée de jeu, un constat s'impose : ajouter un objet ou un document d'archives aux milliers que compte déjà une collection n'est pas l'affaire d'une seule personne. « On a un comité d'acquisition qui reçoit les offres de dons ou d'achats. On doit préparer un dossier pour chaque pièce », explique Cathleen Vickers, directrice des collections et de la recherche à la Pulperie de Chicoutimi. Chaque objet est

cœur

alors évalué selon plusieurs critères, comme sa représentativité, sa cohérence dans une collection, son état de conservation ou la capacité du musée de le conserver.

Même son de cloche aux Musées de la civilisation de Québec, où un comité analyse chaque dossier. Katy Tari, directrice des collections, précise que ce comité se compose de personnel interne et de membres extérieurs à l'institution, pour la plupart issus du milieu muséal ou de la recherche, notamment en ethnologie ou en histoire. « Le processus peut être très long : des mois, parfois un an, dit-elle. Certains dossiers sont plus complexes que d'autres. »

La mission avant tout

Peu importe l'institution, le respect de la mission du musée est un critère d'évaluation déterminant. Chaque musée considère tout ajout à sa collection en fonction de sa personnalité propre.

La Pulperie se distingue par exemple par sa mission régionale. Ouverte en 2002 dans les installations où la Compagnie de pulpe de Chicoutimi a transformé le bois en pâte jusqu'en 1930, elle vise à mettre en valeur l'art et le patrimoine ethnohistorique du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Chaque objet doit donc correspondre à ce caractère local, poursuit Cathleen Vickers.

Un objet, même très intéressant, beau ou rare, n'est pas pertinent s'il diverge des orientations du musée, explique Nathalie Boudreault du Musée québécois de culture populaire à Trois-Rivières. « Notre mission est l'identité culturelle des Québécois. Pour qu'on considère un objet, il doit être de fabrication artisanale et témoigner des habitudes de vie de la Nouvelle-France à aujourd'hui », ajoute-t-elle. Ce musée

De gauche à droite :

Dans la réserve du Musée de culture populaire, à Trois-Rivières, on conserve des objets du quotidien, des outils liés à des savoir-faire du passé, du mobilier et de l'art populaire.
Source : Musée de culture populaire

Le Musée de Charlevoix propose, dans son expo permanente, des objets révélant différents points de vue sur la région.
Photo : René Bouchard

Quelques véhicules de l'exceptionnelle collection de voitures hippomobiles de Paul Bienvenu sont réunis dans l'exposition Tirées par les chevaux !, *au Musée de la civilisation.*
Photo : Guillaume D. Cyr

Coup d'œil aux réserves du Musée Stewart, situées au Centre des collections muséales à Montréal. On y trouve des artéfacts témoignant de l'influence des civilisations européennes en Nouvelle-France et en Amérique.

Photo : Sylvie Dauphin

collectionne des objets du quotidien, des outils montrant le savoir-faire passé, du mobilier. De l'art populaire, aussi.

De son côté, le Musée de Charlevoix compte une grande collection d'art populaire. « Si on nous offre une œuvre d'art contemporain, c'est tout de suite non. On ne perd pas de temps ! » lance Annie Breton, directrice générale.

Lorsqu'un objet est digne d'intérêt, mais ne cadre pas dans la mission, les responsables d'un musée peuvent orienter le potentiel donateur vers une autre institution, explique Sylvie Dauphin, chef du Service des collections au Musée Stewart. Présent depuis 1955 sur l'île Sainte-Hélène à Montréal, ce musée se consacre à l'influence des civilisations européennes en Nouvelle-France et en Amérique du Nord. « Quand on ne peut pas acquérir un objet en fonction de notre mission ou faute d'espace, on renvoie à un autre musée. Pour nous, le premier réflexe est le Musée McCord », dit-elle. Ce musée montréalais associé au Musée Stewart depuis 2013 s'intéresse à l'histoire de la métropole.

Une pièce doit aussi être unique, ajoute Annie Breton du Musée de Charlevoix, qui compte 9000 objets dans sa réserve. « Si un objet est déjà représenté dans la collection, il perd des points », illustre-t-elle. Mme Breton note également que, signe des temps, les œuvres d'art populaire sont de plus en plus difficiles à dénicher. « Aujourd'hui, tout le monde a vu *La Joconde*, expose-t-elle. Les gens dénués d'influences sont de plus en plus rares. On peine à retrouver le besoin pur de créer, sans volonté artistique, sans réelle démarche. » Cette réalité croissante force le Musée à s'adapter, à redéfinir ses choix.

Et puis l'espace est bien sûr à considérer, ont dit toutes les intervenantes. « Nos réserves sont pleines ! » explique Katy Tari des Musées de la civilisation. L'institution de la capitale espère depuis longtemps un agrandissement de ses locaux.

Des dons surtout

Les objets qui s'ajoutent aux collections peuvent venir de communautés religieuses, d'établissements d'enseignement, de grandes industries ou de successions privées. Dans la majorité des cas, il s'agit de dons, budgets limités obligent.

Les cinq directrices consultées ont en effet toutes mentionné n'avoir pratiquement pas un sou pour de nouvelles acquisitions. Aux Musées de la civilisation, le budget pour les achats se résume à « des miettes », illustre Katy Tari. « Notre marge de manœuvre dépend beaucoup de grands donateurs », poursuit-elle en citant en exemple les fascinantes voitures hippomobiles du collectionneur Paul Bienvenu données au Musée de la civilisation, qui les a mises en valeur dans l'exposition *Tirées par les chevaux !*. En 2012, l'institution de Québec a aussi reçu 150 objets du designer industriel Michel Dallaire (voir « La flamme du design », p. 24). « Ces collections ont une valeur exceptionnelle et sont de grande qualité tant par leur nature intrinsèque que par leur excellent état de conservation. Les voitures hippomobiles ont été reconnues par la Commission canadienne d'examen des exportations de biens culturels », explique Mme Tari. De telles donations valent qu'on les conserve.

Plus d'appelés que d'élus

« Quand je suis entrée en poste, j'ai été étonnée de voir combien on recevait

Depuis 20 ans, participe à la conservation du patrimoine.

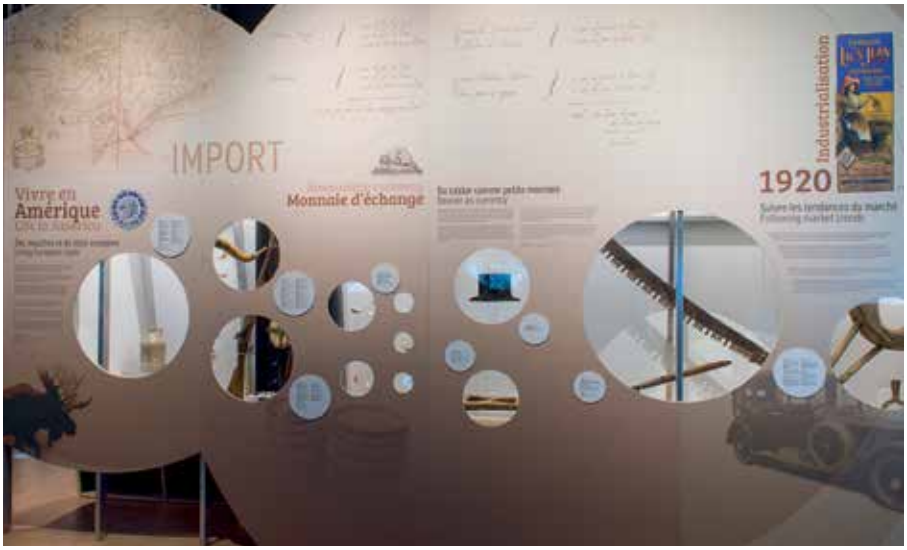
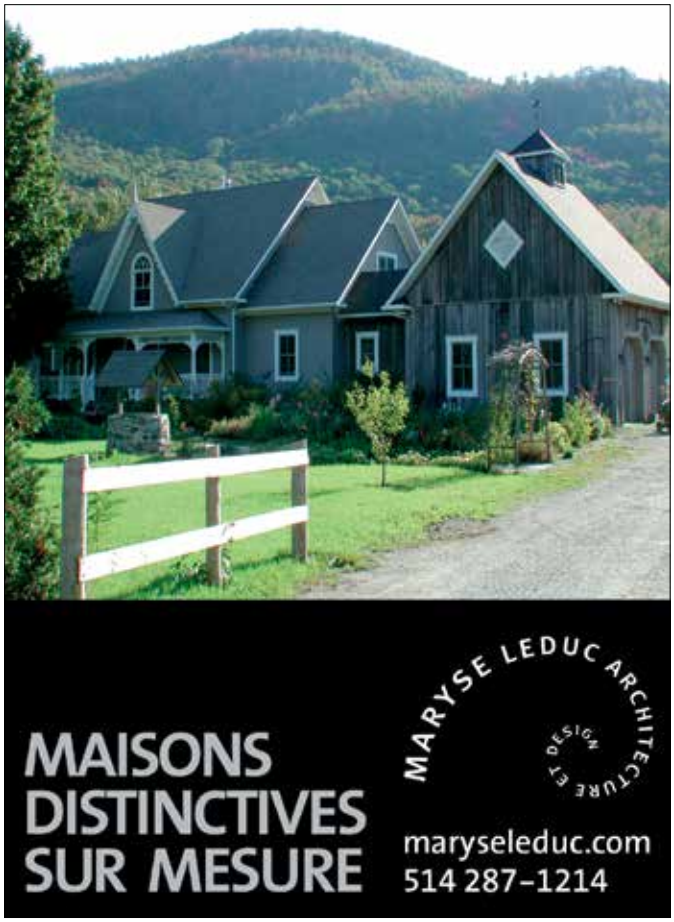
BOUDREAU FORTIER HUOT
810, Saint-Joseph Est Québec Québec Canada G1K 3C9
t. (418) 694. 6911 f. (418) 694. 0833 www.bfharchitectes.com

Moulin des Augustines de l'Hôpital-Général-de-Québec

d'offres », note Cathleen Vickers de la Pulperie de Chicoutimi. Mais les objets, si chers et pertinents soient-ils aux yeux des éventuels donateurs, ne sont pas tous dignes d'intérêt. Et toutes ces pièces, il faut les cataloguer, les entretenir, les entreposer ! « On en refuse beaucoup », affirme Nathalie Boudreault du Musée québécois de culture populaire. « Dans 50, voire 75 % des cas, ce ne sont pas des pièces muséales », dit-elle. « Nous ne sommes pas un marché aux puces ! » lance-t-elle à propos du Musée, qui compte quelque 100 000 pièces. Un exemple d'objet refusé ? Une dame a récemment offert à Mme Boudreault une écumoire en cuivre achetée aux puces à Paris en 1959. « Cette pièce est magnifique et très ancienne, mais elle est de fabrication européenne, explique-t-elle. Les écumoires les plus utilisées dans les cuisines québécoises étaient les moins coûteuses, en étain. Les ustensiles de fer-blanc figurent également parmi les plus populaires. Cette pièce ne répond donc pas aux visées du Musée. »

Choisir d'ajouter un objet à une collection muséale n'a, on le voit, rien d'aléatoire. Chacun doit être pertinent et, surtout, nous raconter une histoire qui, une fois entrée au musée, fera partie de la grande Histoire. « Un objet seul n'a pas toujours beaucoup d'intérêt, souligne Katy Tari. Mais il devient intéressant par son histoire, par ce qu'il nous raconte sur la société et sur qui nous sommes. »

Valérie Gaudreau est journaliste.



L'exposition permanente Chek8timi jusqu'où l'eau est profonde, *de la Pulperie, raconte l'histoire de la région en s'appuyant sur celle du poste de traite de Chicoutimi.*
Photo : Pierre Tremblay